

Lire Tocqueville ¹

François WEIL

“C’EST UN HOMME CHÉTIF, maigre, petit, et encore jeune ; il tient du vieillard et de l’enfant, c’est le plus naïf des ambitieux, son regard est charmant, mais il manque de franchise, sa bouche est vieille et mal coupée, son teint est bilieux...”

Ce portrait de Tocqueville, croqué par Custine, donne de l’homme une image de vieux-jeune que l’on ne pourra s’empêcher désormais de garder en mémoire à la lecture de la *Démocratie*, dont il publie le premier volume à la veille de ses 30 ans. “ Je passais, rappelle l’intéressé, pour un homme bizarre, qui, privé de carrière, écrivait pour tuer le temps, occupation estimable à tout prendre puisque enfin, il vaut encore mieux faire un méchant ouvrage qu’aller voir les filles...”

Il ne m’appartient pas de commenter ici ce dernier point, assez daté au demeurant, mais vous conviendrez avec moi aisément qu’en raison de ce “ méchant ouvrage ” il n’est guère possible d’échapper à Tocqueville — le politologue, le sociologue ou le moraliste — dès lors qu’on s’intéresse aux Etats-Unis — cet avatar imparfait de l’Amérique perdue chère au cœur de mon voisin archéologue.

François Weil est directeur d’études à l’Ecole des hautes études en sciences sociales où il dirige avec Jean Heffer le Centre d’études nord-américaines (unité associée au CNRS, FRE 2381).

¹ Ce texte a été prononcé comme conférence plénière lors du congrès de l’Association française d’études américaines à Aix-en-Provence, le 26 mai 2000. Je lui ai laissé son caractère oral, qui explique également l’absence de notes. Il a été également publié dans le Bulletin du CENA-EHESS, 2001.

On peut s'efforcer de tenir Tocqueville à distance, par méfiance, effroi ou timidité. On peut encore, dans son œuvre, préférer à la belle architecture de la *Démocratie* les analyses de L'Ancien Régime ou encore les intuitions fulgurantes qu'égrènent les Souvenirs. Mais un jour vient où s'abaissent les barrières que l'on a érigées et où, d'une manière ou d'une autre, il faut bien prendre en compte Tocqueville.

Reste à savoir ce qu'il faut en faire, et il est vrai que l'intéressé lui-même n'a guère facilité le travail : " Vous savez, écrit-il à Beaumont en 1836, que j'ai travaillé sur l'Amérique à peu près comme Cuvier sur les animaux antédiluviens, faisant à chaque instant usage de déductions philosophiques ou d'analogies. Je craignais donc d'être tombé de temps en temps dans de prodigieuses bévues, principalement aux yeux de gens de ce pays " La question de l'usage de Tocqueville, malgré son apparente simplicité, ne va pas de soi, et fournit même un commode point de départ à mon propos d'aujourd'hui.

Car Tocqueville, en France et aux Etats-Unis, a beaucoup servi, et sert beaucoup, et à des usages très différents, en fonction de la tension particulière, et nécessairement variable, qui s'établit entre l'œuvre et ses lecteurs. Ce n'est pas faire preuve d'un goût immodéré pour le relativisme que de constater que le Tocqueville des Français n'est pas celui des Américains, que le Tocqueville des philosophes ou des politologues n'est pas celui des historiens ou des sociologues, que le Tocqueville des américanistes, enfin, n'est pas celui des spécialistes de la France. Encore faudrait-il, naturellement, que cette multiplicité bien naturelle des usages de lecture et des réceptions ne vienne pas contribuer à obscurcir, ou à voiler, une œuvre dont les enjeux théoriques sont présentés par l'auteur avec une lumineuse clarté. Et encore faudrait-il également que les lecteurs de Tocqueville, chacun à sa manière, explicitent aussi distinctement l'objectif qui est le leur lorsqu'ils interprètent Tocqueville ou fondent leurs analyses sur les siennes propres.

Manière de dire, si l'on préfère, que les manières de faire comptent. Voici donc, pour ne pas tomber sous le coup de mes propres critiques, quelques propositions pour lire Tocqueville en américaniste — et d'abord, préférer l'historicisme à l'essentialisme, rendre Tocqueville à son temps au lieu d'en faire un penseur intemporel, et corvéable à merci, de la démocratie.

1. On peut partir du constat de l'usage commun qui est fait de Tocqueville, celui des citations imposées, souvent révérencieuses — un petit corpus dont l'utilisation fait penser à celui des pages roses du Petit Larousse ou des Saintes Ecritures. Au choix : " Parmi les objets nouveaux

qui, pendant mon séjour aux Etats-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions." Ou : " J'avoue que dans l'Amérique j'ai vu plus que l'Amérique ; j'y ai cherché une image de la démocratie elle-même, de ses penchants, de son caractère, de ses préjugés, de ses passions." Et encore : " Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes ou les Américains." Enfin : " Les Américains de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les esprits, s'unissent sans cesse."

Faut-il poursuivre ce florilège ? Il témoigne de la manière dont Tocqueville est instrumentalisé, utilisé comme autorité — un usage courant au sein de maintes disciplines. Aux Etats-Unis, il est peu répandu chez les historiens, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai, et beaucoup plus fréquent chez les politologues et les philosophes. En France, il n'a guère cours chez les spécialistes des Etats-Unis, malgré des exceptions ponctuelles, mais il est présent chez les historiens, politologues et philosophes qui prennent la France pour objet. C'est ce que Daniel Rodgers qualifie d'usage prophétique de Tocqueville - un usage fort ancien : déjà celui que l'on a parfois surnommé le nouveau Tocqueville, l'Anglais James Bryce, avait fait dans les années 1880 un relevé des prédictions de son prédécesseur, et la vogue de cette lecture se répand dans les années 1940 et 1950 dans ce petit secteur de l'industrie universitaire qu'on n'appelle pas, ou pas encore, les *Tocqueville studies*. J.-P. Mayer, futur responsable de l'édition complète des *Œuvres*, ne publie-t-il pas, dès 1939, une étude intitulée *Prophet of the Mass Age*?

2. L'histoire de cette utilisation pythique de Tocqueville n'est pas sans intérêt — une histoire qui est, en large part, celle des lectures de Tocqueville, en France comme aux Etats-Unis. Chez les Français, comme l'a démontré brillamment Françoise Mélonio, la lecture de Tocqueville n'est pas une lecture d'américanistes ; elle est profondément, et en complète fidélité à l'auteur de *La Démocratie*, une lecture de spécialistes de la France, intéressés par la France. L'Amérique n'est pour eux qu'un prétexte, et c'est son image qui intéresse, ou plutôt, le contraste qu'elle offre et le spectacle auquel, de fait, elle renvoie. Lors de la parution du livre, les légitimistes encensent ce qu'ils perçoivent comme une sévère critique de l'avenir ; à l'autre bout du spectre, les républicains, pour des raisons évidemment diamétralement opposées, célèbrent cette annonce de lendemains démocratiquement radieux, cette grande lueur à l'ouest ; seuls les orléanistes y voient une charge implicite contre le régime en place, le leur.

Tout cela change lorsque vient le temps de l'Empire. Tocqueville devient alors, et alors seulement, le maître à penser de l'école libérale, qui cherche dans le livre un modèle américain — années essentielles, parce qu'elles voient Tocqueville passer à titre posthume dans la vulgate libérale française, et par ce qu'elles révèlent des ignorances françaises sur les Etats-Unis — ce qui explique le choc de beaucoup de visiteurs lorsqu'ils confrontent la réalité de l'Amérique fin de siècle aux propos de l'auteur de *La Démocratie*.

La République triomphante fait tomber Tocqueville dans un oubli assez profond. Barbey d'Aurevilly, sans doute habitué de conférences différentes de celle qui nous rassemble à Aix, y voit de quoi "entretenir les mâchoires humaines dans la vigoureuse et morale gymnastique du bâillement." En fait, le modèle américain a cessé d'être de mode, c'est plutôt désormais l'Amérique qui se tourne vers l'Europe. Un demi-siècle passe ainsi, avant le retour de Tocqueville à partir des années 1950. Le phénomène totalitaire remet à la mode ses réflexions sur l'égalité et la liberté — que l'on pense aux œuvres de Raymond Aron ou Claude Lefort. Et puis vient François Furet, l'un des premiers historiens à véritablement apprivoiser Tocqueville, à retrouver dans son œuvre, L'Ancien Régime en particulier, des interrogations sur la nature de la Révolution, et à lire la *Démocratie* dans cette perspective. En réinscrivant Tocqueville dans le cadre d'une histoire "longue" de la Révolution, Furet échappe à la lecture "prophétique" et intemporelle qui fait de l'œuvre de Tocqueville l'aune idéal typique à laquelle on mesure l'évolution passée ou prévisible des démocraties occidentales. Mais du point de vue de l'américaniste sa lecture n'aide guère — tant elle est tournée vers la France.

3. Peut-on trouver davantage de réconfort aux Etats-Unis? L'histoire de la réception de Tocqueville y est autre. Dès la publication de la *Démocratie*, les comptes rendus, favorables ou plus réservés, ont en commun d'accepter l'argument tocquevillien de l'inévitabilité de la démocratie et du caractère de modèle de celle qui a cours aux Etats-Unis. L'œuvre acquiert vite un statut de classique et elle devient un enjeu des débats qui agitent les milieux littéraro-intellectuels américains à l'époque.

Pourtant, Tocqueville ne fait pas l'unanimité. De nombreux spécialistes des sciences sociales naissantes, dont quelques-uns lui ont servi d'informateurs, critiquent sa méthode, ses généralisations. Trop déductive, trop spéculative, trop philosophique en somme, l'œuvre de Tocqueville semble marginale aux yeux de ces *social scientists* qui allient la volonté de résoudre des problèmes sociaux pratiques avec une conception scientiste du savoir. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le renouveau tocquevillien

des années 1940 corresponde à un moment, dans l'histoire intellectuelle des Etats-Unis, où le scientisme et le positivisme laissent en partie la place à une quête différente, celle du caractère national — en histoire, en sociologie, en science politique, et bien sûr dans les *American Studies* naissantes.

La combinaison du contexte de guerre froide et de confiance de soi retrouvée qui imprègne l'histoire et les sciences sociales américaines des années 1940 et 1950 conduit à la multiplication des prophéties et des prémonitions — et aussi à la réduction de l'œuvre de Tocqueville à quelques thèmes qui se prêtent bien à l'humeur du temps : la rivalité avec la Russie, bien sûr, ou la question de la tyrannie de la majorité, dans le contexte du maccarthysme, ou encore le débat sur la culture de masse et la foule solitaire. Dans les années 1960, on lit plutôt le deuxième volume de la *Démocratie*, ses pages sur l'individualisme, et celles sur la privatisation qui risquent d'entraîner des dérives bureaucratiques et anti-démocratiques.

4. Cette brève histoire, bien imparfaite j'en ai conscience, de la réception de Tocqueville en France et aux Etats-Unis, est utile par ce qu'elle nous enseigne dans une perspective d'histoire intellectuelle européenne et américaine. C'est là, sans doute, une piste de recherche que l'étude de ces pratiques d'instrumentalisation ou de déshistoricisation de l'œuvre. Mais en même temps, elle n'éclaire guère la lanterne des américanistes que nous sommes tous ici. Nous faut-il renoncer à Tocqueville? Ou existe-t-il un Tocqueville pour américanistes?

S'il existe, en tout cas, ce n'est pas un Tocqueville historien de l'époque jacksonienne, tant il est aisé de pointer les limites de ses analyses, ne serait-ce que par la critique des sources de sa belle construction. On sait ainsi depuis longtemps, avec une précision remarquable, grâce à ses carnets de voyage, à sa correspondance publiée, ou à plusieurs études magistrales sur le sujet, qui furent ses interlocuteurs — on sait tout de ses déplacements, de ses rencontres, de ses dîners. Il y a plus d'un siècle, déjà, que l'historien Herbert Baxter Adams publiait un essai sur Tocqueville et Jared Sparks — Sparks, le professeur d'histoire de Harvard qui, dans ses conversations avec Tocqueville, ne cessait de l'entretenir de la " tyrannie de la majorité ", Sparks, le whig, le conservateur profondément anti-jacksonien. On pourrait gloser longtemps, et on ne s'en est pas privé, sur le fait que Tocqueville n'a fréquenté, dans l'Amérique jacksonienne, que le milieu des anti-jacksoniens...

Une seconde critique des conclusions tocquevilliennes est le fait des historiens du social. Prenons, par exemple, le thème de l'égalité des conditions. Tocqueville dit très clairement qu'il ne pense pas que tous les Américains soient matériellement égaux, bien sûr, mais il reprend une série

d'affirmations des whigs sur la possibilité de faire fortune, la fluidité de la structure sociale ou l'origine non aristocratique des fortunes aux Etats-Unis. Or, tout cela a été très critiqué par les historiens qui ont souligné la manière dont les écarts économiques se creusent en réalité dans les années 1820-1850, et combien, contrairement à ce que dit Tocqueville, les Etats-Unis ne sont pas seulement un pays avec une classe moyenne prétendument centrale (ce qui est en soi un objet de débat), mais un pays qui compte aussi des élites, pour partie aristocratiques, et une large classe ouvrière en voie de formation.

D'une certaine manière, ces critiques des historiens, quoique justifiées, manquent la cible, car le projet de Tocqueville est autre. Mais il reste qu'elles soulignent à point nommé que la *Démocratie* n'est pas le meilleur guide pour comprendre l'ère jacksonienne, et soulignent justement aussi que les politologues et philosophes qui servent le culte tocquevillien, égarés par leur admiration, ne rendent guère service à l'œuvre qu'ils défendent en évitant soigneusement de la confronter avec les conclusions des historiens.

5. Que reste-t-il alors aux américanistes, s'ils ne peuvent lire Tocqueville comme historien des années 1830? Je vous ferai, pour conclure, deux propositions, qui rejoignent toutes deux le thème de notre congrès, l'Amérique image, qui est aussi, en creux, au cœur du projet de la *Démocratie*.

La première piste est celle d'une réinscription de la *Démocratie*, de ses inspirateurs et de son auteur dans le contexte d'une histoire intellectuelle américaine des années 1820 et 1830 — d'une historicisation des débats sur l'égalité des conditions et la tyrannie de la majorité. Non pas pour rappeler, une fois encore, le rôle des whigs comme informateurs de Tocqueville — mais, plutôt, en renversant la perspective, pour tenter de montrer si, et comment la *Démocratie* reflète une image que les whigs ont voulu donner d'eux-mêmes — et de montrer aussi comment l'image que leur propose Tocqueville ne correspond plus exactement, in fine, à celle qu'ils souhaitaient — une réflexion, en somme, sur la production intellectuelle d'images politiques de soi, et les effets de retour que l'on peut en attendre ou non. En dépit de son attachement connu aux grandeurs d'établissement, Tocqueville ne perçoit-il pas ce que ses amis whigs ont encore du mal à voir — que l'avènement d'une démocratie de masse ne risque pas nécessairement, comme ils le croient et le croyaient depuis l'Indépendance, de remettre en question la propriété ? Bref, la conversation poursuivie entre Tocqueville et les whigs aide ces derniers à faire leur aggiornamento intellectuel, et l'on en sait les conséquences majeures pour l'histoire des idées et l'histoire politique des Etats-Unis au 19^e siècle.

Une seconde direction est, celle-là comparatiste, ou plutôt transatlantique, mais non moins utile à l'américaniste. C'est celle d'un Tocqueville replacé dans une histoire intellectuelle longue des visions européennes de l'Amérique, et des visions américaines de l'Europe. Ce que les spécialistes appellent le "moment tocquevillien" serait, dans cette perspective, le moment, dans les années 1820-1880, où l'Europe regarde vers l'Amérique davantage que l'Amérique ne regarde vers l'Europe — un regard avant tout politique, lié à une aspiration libérale ou à une évolution libérale jugée désormais inévitable. Et pour qui ne s'intéresse pas particulièrement à cette histoire intellectuelle-là, il faut souligner qu'elle permet, en creux, de mieux comprendre le mécanisme de l'image et de l'usage de l'Amérique depuis deux siècles, de leurs vagues et de leurs ressacs. Lorsque l'on ne lit plus, ou presque plus Tocqueville en Europe, dans les années 1890-1940, n'est-ce pas aussi le moment, comment l'a suggéré récemment Daniel Rodgers, où c'est surtout l'Amérique qui regarde vers l'Europe ? Et lorsqu'on le lit à nouveau depuis les années 1940, n'est-ce pas qu'à nouveau l'Europe regarde vers l'Amérique ?

Tocqueville est, en ce sens, un indicateur, un signe, un rémora qui nous guide dans des courants transatlantiques d'échanges intellectuels plus complexes, et plus riches d'enjeux qu'on ne le croyait encore récemment. Comme tout signe, il peut donc se prêter à une sémiotique. C'est à cette sémiotique que je vous invite en terminant. Après tout, de nos jours, nos collègues américains utilisent bien souvent Tocqueville à usage purement interne, tandis que de ce côté-ci de l'Atlantique ses réflexions ne nourrissent ni un espoir, ni une manière de, comme le disait Tocqueville, "songer à l'avenir" — pour reprendre l'une de ses formules et tomber à mon tour dans le type de citation obligée que je moquais tout à l'heure — mais plutôt un catalogue de certitudes. Tocqueville — non plus transatlantique, non plus programmatique, mais quasi dogmatique — doublement trahi, donc. Ne peut-on faire autrement ?